

LES ORIGINES DE LA PEINTURE EN PERSE

DEPUIS les premières heures de l'hégire, le monde de l'Islam a vécu de la pensée et de la civilisation de l'Iran; les historiens arabes, pour la plupart nés sur le vieux terroir de la Perse, reprirent pour leur compte les légendes merveilleuses du folklore avestique; les architectes des puissantes citadelles qui bravèrent les efforts des Croisés ne firent que s'inspirer des méthodes des ingénieurs qui avaient fortifié les villes sassanides et copier leurs plans. Les Arabes, qui n'avaient connu aucune manifestation artistique jusqu'au moment où Mahomet les précipita à l'assaut de l'ancien monde, ne purent faire autrement que d'emprunter les formules de l'art de la Perse, et il en fut de même sept siècles plus tard, pour les Turcs osmanlis qui arrivèrent sur les bords de la Méditerranée avec la civilisation rudimentaire des peuplades ouïgoures. Les Indous eux-mêmes, qui cependant avaient une littérature et un art bien des fois séculaires, ne purent échapper à l'influence de la Perse, et l'on sait ce que les arts plastiques devinrent dans l'Inde aux mains des musulmans. Bien que cette influence de l'art persan sur les civilisations qui entouraient l'Iran soit très visible dans l'architecture indienne ou arabe, c'est surtout dans la peinture et l'ornementation des manuscrits qu'elle est le plus remarquable. Si l'art de la Perse du haut moyen âge et de l'antiquité est pour ainsi dire le prototype des arts arabe, indo-persan et turc osmanli, et si sa sphère d'influence a été aussi vaste, il est intéressant de rechercher s'il est autochtone, ou si l'on n'y trouve pas, au contraire, des éléments empruntés aux civilisations voisines de l'Iran.

Le faste des rois achéménides était légendaire dans la Hellade; on savait que le Grand Roi possédait des trésors immenses en lingots d'or et d'argent¹ et qu'il employait une grande partie des reve-

1. Hérodote, *Histoires*, III, § 96.

nus des vingt satrapies à embellir sa capitale. On a retrouvé près de la ville moderne d'Istakhar les ruines imposantes de ce qui fut la grande salle du trône, l'*apadâna* de Xerxès : elles montrent la perfection architecturale à laquelle étaient arrivés les Perses de l'époque achéménide en combinant les formules de l'art grec et celles des arts antiques de l'Assyrie et de la Chaldée. Les bas-reliefs qui couraient sur les soubassements gigantesques de l'*apadâna*, les frises en briques vernissées qui se déroulaient tout autour de ce vaste édifice, les revêtements en faïence polychrome des escaliers, prouvent que les Achéménides ne se bornaient pas à l'art sculptural, mais que les procédés de la peinture leur étaient familiers¹. On ne sait si les Perses de cette époque avaient des livres, au vrai sens du mot, c'est-à-dire autre chose que les tablettes et les barillets de terre cuite que l'on retrouve par milliers dans les ruines des palais chaldéens ; mais il est difficile d'admettre que la frise des Archers et les revêtements polychromes des murs du palais ne correspondent pas à un art pictural exécuté sur une plus petite échelle, c'est-à-dire à la peinture ordinaire ou à la miniature.

L'anarchie politique et religieuse au milieu de laquelle les Arsacides essayèrent de régner et quelquefois de refaire l'empire des Achéménides n'entraîna pas l'évolution artistique de la Perse. D'ailleurs, en Orient, le goût artistique n'a jamais été que l'apanage d'une élite très restreinte, et les calamités de la guerre n'atteignaient pour ainsi dire pas les immenses fortunes de ceux qui la composaient. Quant au peuple, en y comprenant même les classes moyennes, il est bien certain que ce n'était pas pour lui que travaillaient les artistes à une époque où une œuvre d'art était forcément unique, puisque l'on ne connaissait aucun procédé de reproduction ; encore aujourd'hui, les livres à miniatures n'entrent guère que dans les bibliothèques des grands personnages. Il en résulte que la situation politique n'influaient que très peu sur la vie artistique du pays, car les souverains et les gens très riches avaient toujours, malgré le malheur des temps, le moyen de payer les artistes, à une époque où la main-d'œuvre n'avait qu'une très faible valeur. C'est ce qui explique qu'au milieu des vicissitudes les plus tragiques de leurs guerres contre l'empire romain les Arsacides n'en continuèrent pas moins à faire orner leurs somptueux palais de Shiz d'admirables

1. Les Assyriens employaient aussi, dans l'ornementation de leurs palais, les briques de couleur vernissées.

peintures¹, tout comme Xerxès, après les désastres de Salamine et de Platées, fit réédifier à grands frais l'*apadâna* de Persépolis.

Si l'on en croit l'auteur inconnu de la chronique intitulée *Modjmel el tewarikh* et Firdousi, les Persans de l'époque sassanide n'étaient pas moins habiles dans l'art d'illustrer leurs livres historiques que leurs descendants du xv^e et du xvi^e siècle. Le *Modjmel* cite un ouvrage auquel il donne le nom de *Portraits des souverains*



MINIATURE TIRÉE DE L'« APOCALYPSE DE MAHOMET »
MANUSCRIT EXÉCUTÉ A HÉRAT AU COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE
SOUS LE RÈGNE DE SHAH-ROKH

(Bibliothèque Nationale, supplément turc 190).

de la *dynastie sassanide*², dans lequel se trouvaient des enluminures représentant ces princes depuis Ardeshir, le fondateur de la dynastie jusqu'à celui qui ne sut pas défendre l'empire contre l'invasion musulmane. L'auteur du *Modjmel* n'a malheureusement pas pensé à faire copier quelques-unes de ces enluminures, mais il en a laissé une description suffisante pour que l'on puisse les reconstituer par la pensée, en s'aidant de documents contemporains de l'époque sassanide. On sent très bien que ces peintures ne différaient que très peu, aussi bien au point de vue du costume qu'à celui de la dis-

1. C'est ce que raconte Masoudi dans son *Livre de l'Avertissement*.

2. *Kitâb-i souret-i Padishahan-i Beni Sassan*.

position et de la facture générale, du célèbre camée connu sous le nom de « coupe de Chosroès » et des bas-reliefs de Nakhsh-i Roustem ou de Nakhsh-i Redjeb.

Il n'y a pas à douter de l'authenticité sassanide de ces portraits, soit que le livre dont parle le *Modjmel el tewarikh* fût antérieur à la



MINIATURE TIRÉE DES « POÉSIES DE MIR ALI SHIR NÉVAÏ »
 MANUSCRIT EXÉCUTÉ A HÉRAT EN 1527.
 (Bibliothèque Nationale, supplément turc 316.)

conquête arabe, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ait été copié sur un exemplaire datant de cette époque. Si l'on n'avait que le témoignage de l'auteur du *Modjmel*, on pourrait, sans même suspecter sa bonne foi, admettre qu'il s'est trompé, ou qu'il a été la vic-

1. Conservé aujourd'hui au Cabinet des médailles.

time d'une supercherie artistique, ce qui n'est guère plus rare en Orient qu'en Occident, mais ce fait est également rapporté par l'un des écrivains les plus judicieux de la littérature arabe. Dans l'un de ses meilleurs ouvrages historiques, le *Livre de l'Avvertissement*, Masoudi raconte qu'en l'année 303 de l'hégire, il eut l'occasion de voir à Istakhar, dans le Fars, dans la bibliothèque d'une vieille famille persane, un manuscrit contenant les portraits des vingt-sept souverains de la dynastie sassanide; il ajoute ce détail curieux : qu'il ne put arriver à déterminer sur quelle substance, papier ou parchemin, ces portraits étaient peints. On raconta à Masoudi qu'à la mort de chacun des Sassanides on avait peint le portrait du défunt et qu'on l'avait déposé dans le trésor royal.



MINIATURE TIRÉE DE L' « HISTOIRE DES MONGOLS »
 DE RASHID ED-DIN, MANUSCRIT EXÉCUTÉ
 DANS LES PREMIÈRES ANNÉES DU XV^e SIÈCLE
 SANS DOUTE POUR LE SULTAN EULDJAÏTOU
 (Bibliothèque Nationale, supplément persan 1113.)

C'était ce qui se faisait, bien des siècles plus tard, à la cour des Grands Mongols de l'Indoustan, et le célèbre voyageur Manucci affirme que tous les portraits qu'il a rapportés en Europe, même celui de Tamerlan, sont des copies des originaux officiels conservés dans le trésor de Dehli. Masoudi a pris soin de décrire plusieurs de ces portraits des souverains sassanides, et il n'y a pas à douter que l'auteur inconnu du *Modjmel* n'ait eu sous les yeux un exemplaire identique à celui que Masoudi feuilleta, au fond du Farsistan, à l'aube du iv^e siècle de l'hégire

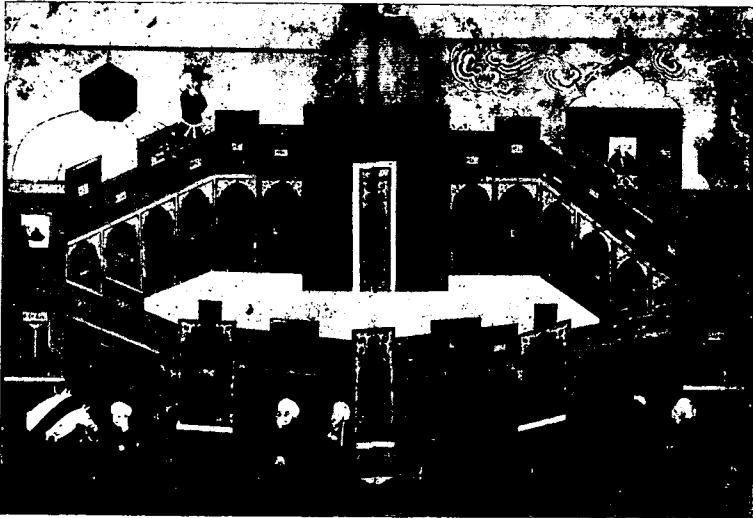
Autant que l'on en peut juger par les descriptions du *Modjmel* et du *Livre de l'Avertissement* de Masoudi, plus encore par le portrait en camée de Chosroès et par les bas-reliefs de Nakhsh-i-Roustem, il semble que l'art sassanide n'emprunta que peu d'éléments à l'étranger. A cette époque, la Grèce byzantine seule aurait pu lui en fournir, car les demi-civilisations qui entouraient la Perse, loin de pouvoir influer sur son évolution intellectuelle, devaient rester ses tributaires jusqu'aux derniers jours de la dynastie fondée par Ardeshir.

Il faut croire que les Iraniens trouvèrent de bonne heure les formules de leur art, car l'hellénisme n'influa que très peu sur la plastique des Sassanides. Il est incontestable qu'il y avait des Grecs à la cour d'Ardeshir et de son successeur Shapour, et même qu'ils formaient en Perse un groupe ethnique assez important pour que les rois sassanides aient fait graver leurs inscriptions officielles à la fois en pehlvi, leur langue nationale, et en grec. Si l'on retrouve des traces évidentes de l'hellénisme même dans la littérature mazdéenne, on ne voit pas que les artistes qui sculptèrent le portrait de Shapour sur les rochers de Tak-i-Boustan se soient jamais inspirés des chefs-d'œuvre de la sculpture antique.

Deux grandes causes ont entravé l'influence de l'art byzantin sur l'art persan : depuis l'aube des temps historiques, la Hellade et le pays d'Iran semblent s'être voué une haine féroce, qui ne devait finir qu'avec l'un des adversaires. L'expédition d'Alexandre fut la réponse à la malheureuse expédition des Achéménides en Grèce, et dès leur avènement les fils de Sassan crurent que leur devoir historique était d'abattre l'ennemi héréditaire, le chrétien de Byzance, successeur du Macédonien qui était venu semer l'hérésie dans la terre d'Iran. On connaît les péripéties sanglantes de cette lutte de géants qui dura quatre siècles, et qui fut interrompue par l'entrée en ligne du conquérant qui devait écraser les deux adversaires et planter les étendards de l'Islam à Ctésiphon comme à Byzance. Au milieu d'une lutte aussi âpre, sans merci, dans laquelle les empereurs romains durent payer de leur personne et où les Chosroès faisaient empailler les Césars qui tombaient entre leurs mains, il ne pouvait se produire de contact de longue durée entre les deux civilisations ; chacun veillait jalousement sur ses frontières, n'attendant que l'instant de monter à cheval pour repousser l'envahisseur.

La situation ne changea guère quand la Perse fut devenue la

plus riche province de l'empire abbasside; tant qu'elle vécut sous le joug des gouverneurs nommés par les khalifes, l'esprit national, pourtant si vif, subit une longue éclipse qui cessa seulement le jour où des dynasties indigènes, ou qui se donnaient comme telles, eurent honteusement chassé les officiers du pontife-roi de Bagdad. Mais à ce moment la Perse se trouva isolée du reste de l'Occident par toute la largeur du Khalifat, puis par l'empire des Seljoukides de Roum; l'Euphrate et les montagnes du Kourdistan furent les barrières.



MINIATURE DE L' « HISTOIRE DES MONGOLS » DE RASHID ED-DIN
PREMIÈRES ANNÉES DU XV^e SIÈCLE

(Bibliothèque Nationale, supplément persan 1113.)

devant lesquelles son expansion vint se briser. Il fallut que la Perse eût une vitalité extraordinaire pour ne pas être tuée par cet isolement absolu et pour réagir comme elle le fit sur l'Islam sunnite qui l'enserrait de toutes parts, de façon à le bouleverser complètement; mais cela n'empêcha pas qu'elle ne put avoir aucun contact avec l'hellénisme et qu'elle dut renoncer à toute influence européenne.

C'est ce qui explique le peu de traces de l'influence de l'art byzantin sur la peinture persane. L'exemple le plus remarquable en est fourni par les miniatures d'un très ancien manuscrit qui contient un recueil de formules magiques et astronomiques et qui paraît remonter au commencement du XIV^e siècle de notre ère. L'astro-

logie et les mathématiques des musulmans dérivant pour une très forte part de la science hellénique, il n'est pas étonnant que les peintures des manuscrits astrologiques byzantins se soient transmises aux livres musulmans qui traitent de ce même sujet, mais c'est là un exemple très rare et complètement isolé ; les Persans connurent si peu l'art hellénique, même sous la forme byzantine, qu'ils n'ont jamais, dans leurs peintures, donné aux Césars de Rome le costume traditionnel de Byzance, et qu'ils les ont toujours habillés comme leurs autres personnages.

Si la route de la Hellade était fermée à la Perse, celle du Touran lui restait ouverte ; c'était une route que les Iraniens connaissaient bien, pour l'avoir foulée plus d'une fois quand ils allaient faire des conquêtes chez leurs voisins les Ephtalites, ou quand ils étaient réduits à demander aide et secours à ces pauvres hordes turques¹. Toutes les fois qu'il arrivait une calamité à un prince sassanide, son parti n'était pas long à prendre : il n'allait pas chercher du secours autre part que chez les populations du Touran. C'est ce que fit Kobad quand son frère Balash se fut emparé de la couronne ; lorsque le dernier Sassanide eut pris la fuite devant les Arabes, ses deux fils se réfugièrent auprès de l'empereur de Chine et occupèrent de hauts grades dans les armées du Céleste Empire. C'était d'ailleurs une tradition qui remontait très haut ; quand Syavoush fut chassé de la cour de son père Kéi-Kaous par la méchanceté de sa belle-mère Soudabèh, il alla prendre du service dans l'armée d'Afrasiyab, le souverain légendaire de Samarkand.

Malgré leurs mœurs rudes et leur humeur batailleuse, les tribus turques avaient un goût très vif pour la peinture, pour les arts plastiques et pour les beaux vêtements de soie brochée qui leur venaient de Chine ; on s'exagère beaucoup la sauvagerie de ces peuplades, et cela parce que les historiens latins et grecs ont raconté sur les Huns, leurs frères de race, des histoires à faire frémir d'horreur ; mais il y a longtemps qu'une saine critique aurait dû faire justice des aber-

1. Par Turks, il ne faut pas entendre les Turcs d'Europe ou Osmanlis, mais bien les Turcs d'Asie dans leur habitat primitif, c'est-à-dire les deux Turkestans et une grande partie de la Sibérie jusqu'aux rives de la Léna. Les Turcs qui habitent aujourd'hui en Europe, ou plutôt leurs ancêtres, les soldats d'Ertogrul et d'Osman, se sont séparés des Turcs d'Asie au XIII^e siècle de notre ère. Les musulmans les appellent Ghouzzes, noms qu'ils appliquent également à tort aux Kurdes ; ils faisaient probablement partie avant cette époque de la grande confédération ouïgoure.

rations des Jornandès et des chroniqueurs qui tremblaient devant les soldats d'Attila.

Au commencement du VIII^e siècle de notre ère, un prince turk, nommé Koultigin étant venu à mourir, son frère, Bilgä-Kagan, adressa une ambassade à l'empereur de Chine et le pria de lui envoyer des artistes pour élever un temple à la mémoire du défunt. Le Fils du Ciel fit partir six personnages connus par leur talent et ils couvrirent les murs de ce temple¹ de fresques représentant les grandes batailles que Koultigin avait livrées aux Ouïgours et aux Tatabi. Quelques années plus tard, Bilgä-Kagan ayant à son tour quitté ce monde où il avait si longtemps chevauché et percé tant d'ennemis de sa bonne lance, l'empereur de Chine envoya de nouveau dans le Turkestan des architectes pour lui élever un temple et des peintres pour le décorer.



MINIATURE TIRÉE DU « BOSTAN » DE SAADI
 MANUSCRIT EXÉCUTÉ A BOUKHARA EN 1585
 POUR LE SULTAN
 UZBEK ABOUL-GHAZI NAUROUZ AHMED
 (Bibliothèque Nationale, supplément persan 1187.)

Il est incontestable qu'il y eut dans le Turkestan, dès une époque ancienne, des écoles de miniaturistes qui atteignirent presque à la perfection de leur art et dont les élèves se répandirent dans toute

1. Thomsen, *Les Inscriptions de l'Orkhon*, 1896, p. 78.

la Perse, en particulier dans certaines provinces de l'Afghanistan où l'on chercherait en vain aujourd'hui une manifestation artistique quelconque. Les plus beaux de nos manuscrits à peintures sortent de ces officines inconnues, dont nous ne connaissons pas même le nom des élèves, et cependant, sous le soleil éclatant de Sarmarkand et de Hérat, elles durent connaître leurs jours de gloire, au même titre que les ateliers de peintres de Bologne ou de Venise. C'est dans ces écoles que furent illustrés le *Miradj-Namèh Outigour*, exécuté à Hérat, qui fut sans doute offert au sultan Shah-Rokh, petit-fils de Timour; le manuscrit du traité d'astronomie d'Abd er Rahman-el Soufi, qui appartient à Oulough Beg; les œuvres du célèbre poète Mir Ali Shir Névaï, qui furent un des joyaux de la bibliothèque des Grands Mongols de l'Hindoustan; le magnifique *Bostan* de Saadi qui fut copié à Boukhara et rapporté des Indes par Darmesteter. C'est sans doute d'un atelier, malheureusement inconnu, de la Transoxiane que sort le seul exemplaire à miniatures que l'on connaisse de la chronique de Rashid-ed-Din et les merveilleux *Livres des Rois*, ornés de centaines de peintures. Ce sont ces miniatures qui, jusqu'à l'époque moderne, ont servi de modèles aux peintres iraniens, presque sans aucune modification.

Il y eut certainement dans le Turkestan une vie artistique d'une intensité telle qu'on s'en fait difficilement une idée; elle atteignit son apogée le jour où tous les pays de Touran furent réunis sous le sceptre des Timourides. C'est précisément à l'époque où les miniaturistes turks peignaient les splendides miniatures du *Miradj* et des poésies de Névaï que les architectes à la solde des Timourides élevaient à Samarkand les merveilleuses mosquées de la Bibi-Hanum, du Shah-Zendèh et l'édifice monumental qui devait abriter le tombeau du conquérant de l'Inde. Aujourd'hui encore, après cinq siècles d'abandon et de vandalisme, elles ont assez de majesté dans le délabrement de leurs murailles lézardées par les tremblements de terre, pour apparaître au coucher du soleil, quand les derniers rayons de l'astre viennent glisser et se jouer sur leurs dômes de briques vernissées, comme une évocation des palais magiques que les génies faisaient jaillir de terre pour le maître de l'Anneau. Parmi les architectes qui édifièrent ces merveilles et les décorateurs qui ornèrent les coupoles et les murailles, se trouvaient des artistes qui étaient venus de la Chine; jamais, d'ailleurs, les relations entre le Céleste Empire et la cour de Perse ne furent aussi cordiales que sous le règne de Shah-Rokh-Mirza, successeur de Tamerlan, et à

plusieurs reprises, le Fils du Ciel que les chroniqueurs persans nomment Daïming envoya des ambassadeurs au souverain iranien. Le meilleur historien de cette époque, Abd er Rezzak Samarkandi, nous apprend, dans son ouvrage intitulé *Matla es Saadein* que le sultan Mirza Ouloug Beg Kourkan, le plus célèbre astronome de l'Iran, fit élever aux portes de Samarkand, sa capitale, un petit palais de porcelaine qui fut apporté de Chine par morceaux au prix d'efforts inouïs et de dépenses incalculables; tous les aménagements intérieurs, toutes les cloisons, les parquetseux-mêmes, tous les objets, si fragiles qu'ils fussent, étaient de porcelaine décorée et toute autre matière, quelque précieuse qu'elle fût, avait été bannie de sa construction. En l'année 852 de l'hégire, les Uzbeks, s'étant avancés jusqu'à Samarkand, pillèrent tout ce qui se trouvait en dehors des murailles de la ville, et leur rage se porta



MINIATURE TIRÉE DE L' « HISTOIRE DES MONGOLS »
DE DJOUVEÏNI (1437)

(Bibliothèque Nationale, supplément persan 206.)

principalement sur le palais de porcelaine, qu'ils mirent en pièces à coups de masses d'armes et de haches.

On ne sait trop qui étaient ces merveilleux artistes du Turkestan et l'on ignore les théories de leurs écoles. Quand l'on examine de près et avec beaucoup d'attention les miniatures anciennes des ateliers de la Transoxiane, on est frappé de leur facture chinoise ou plutôt d'Extrême-Orient, presque d'œuvre japonaise. La perspective

qui y est observée rappelle infiniment plus celles des dessins chinois ou des estampes japonaises anciennes¹ que la perspective traditionnelle de l'Asie antérieure, qui ne varie guère des bas-reliefs de Nimroud et de Khorsabad, aux frises des palais des Achéménides, en passant par les scènes figurées sur les murs des hypogées de Thèbes et de Memphis. Les personnages sont drapés dans la même attitude hiératique et enfantine qui est si frappante dans les peintures chinoises; ce qui complète encore l'illusion, c'est que dans la plupart des livres persans à miniatures les personnages sont revêtus d'habits mongols qui ressemblent beaucoup à ceux du Céleste Empire et qui sont couverts de broderies d'or presque identiques à celles que l'on trouve sur les robes de cérémonie des mandarins. Le type des personnages montre encore mieux l'influence de l'Extrême-Orient; au lieu des figures osseuses et longues, aux joues caves et aux yeux enfoncés, des Sartes ou des Turkmènes, les artistes leur ont donné un visage lunaire, épanoui, presque bouffi dans quelques miniatures, aux yeux bridés et à la bouche souriante, qui rappelle d'une manière frappante ces poupées japonaises d'une expression à la fois si enfantine et si gracieuse, qui se vendent quelques *sen* dans les bazars de Tokio et de Yokohama. Quant aux accessoires, ils sont nettement chinois; les nuages revêtent des formes contournées d'animaux apocalyptiques, les flammes s'élèvent dans les airs en longues spirales tourmentées et déchiquetées sur leurs bords. Le type le plus parfait de ce genre se trouve dans un manuscrit qui fut copié à Samarkand pour le compte de l'infortuné Ouloug Beg; non seulement les personnages ont bien nettement ce type mi-chinois, mi-japonais, mais la facture, le procédé même de ces peintures, sont entièrement chinois; jamais l'on n'a peint de cette façon aérienne autre part que dans les Trois-Royaumes et dans l'Empire du Soleil Levant.

Tous ces faits portent à croire que les artistes vivant dans les écoles du Turkestan étaient soit des Chinois, soit des Turks ou même des Iraniens, qui étaient allés étudier les procédés de la peinture en Chine. Il ne faut pas oublier que les Célestes ont été, de tout temps, d'une habileté extraordinaire en peinture comme en sculpture, et on ne l'ignorait pas en Iran, pas plus que dans des contrées plus lointaines encore. Les artistes orientaux étaient bien gens à faire le voyage de Chine, si long fût-il, pour se mettre au courant

1. Antérieures à l'époque où l'art de l'Occident, principalement l'art italien, vint modifier l'art japonais.

des tours de main des peintres de Khanbalik ou de Nankin. On sait qu'en 630 ou 635 un peintre originaire de Khoten, Wei-tchi I-söng, se rendit en Chine avec son père, et il est probable que ce ne fut pas là un fait isolé¹. De plus, les conquêtes simultanées des Mongols de Djingiz-Khan dans les pays d'Iran et en Chine provoquèrent un syncrétisme étrange des civilisations persane et chinoise; ce furent des officiers du génie et des artificiers chinois qui, en 1258, réduisirent Bagdad à capituler, et, presque au même instant, un géné-



MINIATURE TIRÉE DU « TRAITÉ D'ASTRONOMIE » D'ABD-ER-RAHMAN SOUFI
MANUSCRIT EXÉCUTÉ A SAMARKAND
POUR LE SULTAN MIRZA OULOUG-BEG (1447-1449)
(Bibliothèque Nationale, Arabe 5036.)

ral persan s'empara du Tonkin pour le compte de l'empereur Kou-biläi.

D'ailleurs, l'art des Mongols qui vinrent s'établir en Perse dans la seconde moitié du XIII^e siècle est pour une grande partie dérivé de celui du Céleste Empire : Rashid ed-Din nous apprend dans sa chronique que les successeurs de Djingiz-Khan s'étaient entourés de fonctionnaires et d'artistes chinois et qu'Houlagou en emmena un certain nombre avec lui quand son frère, l'empereur Mankkou, l'envoya s'emparer de l'Iran; il est bien manifeste que les peintures

1. Hirth, *Ueber fremde Einflüsse in der chinesischen Kunst*, p. 33.

exécutées à cette époque soit pour Ghazan, soit pour Euldjaitou sont l'œuvre d'artistes chinois ou de Persans qui avaient étudié l'art chinois, comme il est facile de s'en rendre compte en examinant trois des planches de cet article.

Dès les époques les plus lointaines, les Persans ont eu parfaitement conscience que leur peinture n'était point le résultat d'une évolution naturelle d'un art autochtone, mais qu'elle leur venait de l'étranger. Les Persans et les Byzantins racontent une foule de détails plus ou moins historiques sur l'un des personnages les plus curieux de la légende de l'Asie, Mani, le prétendu fondateur du manichéisme. Ils ne s'accordent même pas sur la date à laquelle il vécut; l'opinion généralement admise est qu'il naquit en Perse, vers l'an 240 de l'ère chrétienne, d'une famille sacerdotale qui l'éleva pour en faire un mage. Mani, qui paraît avoir été un novateur autrement hardi que Mahomet, voulut combiner le christianisme et le mazdéisme pour n'en faire qu'une seule forme religieuse. Devant les persécutions du roi de Perse Schapour, Mani s'enfuit dans le Turkestan, s'enferma dans une caverne durant une année entière et y composa sur les dogmes de sa religion un livre, l'*Erteng*, qu'il orna de nombreuses peintures. Revenu en Perse, il présenta son livre à Hormazd, puis à Bahram qui le fit mettre à mort, de même que vers la fin de la dynastie sassanide Khosroès Anoushirvan devait faire périr l'imposteur Mazdak. Telle est, à peu de chose près, la légende qui est rapportée par les auteurs byzantins, par le *Tarikh-i Gouzidèh*, le *Nizam-el-tevarikh* et le *Habib-el-siyyer*; tous s'accordent à dire que ce fut durant son séjour dans le Turkestan que Mani exécuta les peintures merveilleuses qui séduisirent Hormazd, de même que les sophismes¹ de Mazdak leurrèrent le roi Kobad.

Firdousi, qui est toujours l'interprète des plus anciennes traditions de l'Iran, loin de dire comme les auteurs précédents que le peintre Mani était né en Perse, affirme au contraire, d'une façon très

1. Plusieurs auteurs prétendent que Mani vécut, non pas à l'époque des Sassanides, mais bien à l'époque légendaire des Pishdadiens. Cette variante de la légende n'a pas d'importance, surtout pour le point spécial qui est traité dans cette étude. Un historien persan, traduit par Gentil, raconte que Mani vint à la cour du roi indien Maharadj, fils de Kichen (Krishna); il fit de si beaux portraits que Maharadj leur rendit des honneurs comme à des divinités; ce fut le commencement de l'idolâtrie dans l'Inde. Son fils aîné, Kissouridje, s'enfuit chez Féridoun, roi de Perse, qui lui donna une armée avec laquelle il conquit Caboul, le Sind et Lahore.

nette, qu'il était originaire d'un pays qu'il appelle la Chine¹. Par ce nom de Chine, il convient d'entendre, non le Céleste Empire, que l'Iran ancien n'a, pour ainsi dire, jamais connu, mais le pays de Samarkande et le Turkestan chinois ou Grande Boukharie².

On n'aurait pas admis facilement jadis l'autorité de Firdousi dans la discussion des problèmes relatifs à l'histoire de l'Iran; on le traitait volontiers, comme Hérodote, de naïf qui acceptait sans contrôle tous les contes bleus qu'on voulait bien lui réciter. On est beaucoup revenu sur le compte de l'un et de l'autre, et, s'il ne faut attribuer au récit du vieux barde persan aucune valeur historique pour les périodes qui précèdent l'avènement des Sassanides, il en est tout autrement pour les règnes des descendants d'Ardéshir. Il ne faut pas oublier qu'à la fin du iv^e siècle de l'hégire Firdousi était autrement près de l'époque à laquelle vivait Mani que l'auteur du *Tarikh-i Gouzidèh* ou que Khondémir, et que son œuvre se borna à mettre en vers des documents, ou plutôt des traductions arabes de documents, qui, pour la plupart, dataient réellement de l'époque sassanide.

Il est très probable, comme le dit Firdousi, que Mani était originaire du Turkestan; on comprend pourquoi les historiens persans en ont fait un Iranien et même un descendant d'une famille de mages: l'orgueil iranien ne pouvait tolérer que l'homme qui imagina le syncrétisme de la religion du Messie et du mazdéisme et qui introduisit en Perse la peinture du Turkestan, fût un étranger. C'est pour la même raison que les auteurs des livres parsis font d'Aristote, Platon et Socrate les vizirs des rois qui précédèrent les Sassanides.

La peinture qui fut apportée en Perse des pays de Touran ne fut pas remplacée par une autre forme artistique quand les dynasties turques eurent cédé la place à la dynastie persane des Séfévis.

Le règne des Séfévis, qui établirent leur autorité en Perse sur les ruines de l'empire de Timour, fut une époque de réaction violente contre le régime qui avait pesé si lourdement sur l'Iran pendant plus de deux siècles. Si la politique des descendants du sheïkh Séfi fut toujours de rendre à la Perse l'autonomie et l'indépendance

1. « Quand tu sors de ton sommeil, regarde le monde qui est comme une soie ornée des peintures qu'y fit Mani en Chine. » (*Livre des Rois*, éd. Mohl, tome IV, p. 489; cf. tome V, p. 473.)

2. Ce que les historiens et les géographes postérieurs appellent Mavarannahar ou Transoxiane.

que les gens de Touran lui avaient arrachées, il leur fut impossible de substituer à l'élément turc qui s'était imposé dans le royaume un élément iranien qui en pût tenir la place.

Les Persans avaient compris de bonne heure qu'ils auraient trop de peine à lutter contre les Turcs qui traitaient l'Iran en pays conquis; ils préférèrent se renfermer chez eux, écrire des chroniques ou des romans, et abandonner aux nouveaux venus les hauts grades de l'armée et les grandes charges civiles. Malgré tout leur désir d'inaugurer une politique nationaliste, les Séfévis ne pouvaient se passer du concours des Turcs, qui seuls étaient au courant des affaires de la Perse, de telle sorte que, malgré leurs efforts, l'influence de l'élément étranger ne diminua que fort peu. Il en fut de même dans les arts, et les mosquées élevées à Isfahan et à Ardébil par les Séfévis, ne diffèrent pas sensiblement de celles qui furent bâties dans la Transoxiane par Timour et ses successeurs; quant aux peintres, on sait par l'auteur de la chronique, ou plutôt du panégyrique, de Shah-Abbas I^{er}, le *Tarikh-i Alem Arai Abbasi*, que la plupart d'entre eux venaient du Turkestan, très probablement de ces écoles de Samarkand et de Boukhara qui avaient été si florissantes sous le règne des Timourides. Le témoignage de cet historien est très curieux, mais il ne fait guère que confirmer un fait d'expérience, et jusqu'au jour où l'art de la miniature fut profondément modifié par les procédés européens les artistes persans ont conservé fidèlement la manière des écoles de la Transoxiane et les types classiques de la peinture du Turkestan.

E. BLOCHET

